

## Étienne Barzac

Il y a d'abord l'odeur.

C'est une odeur écœurante, âcre, qui oblige à ne plus respirer que par la bouche et qui rappelle en permanence ce qui se passe derrière les murs gris. Une odeur de viande. Une odeur de mort. Parce que derrière ces murs gris, des milliers de bovins sont mis à mort, désossés, découpés et finalement conditionnés pour être vendus dans la grande distribution, chaque jour. Vingt mille tonnes de viande sortent chaque année de l'abattoir.

Cette année, il y aura quatre-vingts kilos de plus.

Oui, le capitaine Pierre Luchaire devait peser quatre-vingts kilos.

Juste avant qu'on ne l'égorge.

Luchaire est comme en gémissement. Sauf que

ses mains sont liées derrière son dos. Il est donc à genoux. Sa tête est inclinée sur le côté gauche, un sillon rouge barre son cou de la pomme d'Adam à l'artère carotide droite. Le sang a imprégné sa chemise blanche sur tout le flanc et une flaque rouge, déjà solidifiée, tache le bitume sous lui. Il s'est pissé dessus, peut-être qu'il a chié aussi. Le corps se débarrasse fréquemment de l'urine et des excréments lorsque la vie le quitte.

Des gendarmes et des flics de la PJ observent le cadavre en silence. C'est l'un des leurs qui vient d'être tué. Et là, il s'agit d'une exécution, d'une mise en scène même.

Deux types de l'INPS<sup>1</sup> en combinaison blanche et gants bleus tournent autour de lui en relevant ce qui doit leur sembler des preuves. A leurs grimaces, on peut imaginer qu'ils n'en trouvent pas beaucoup.

Lorsque le commandant Étienne Barzac s'approche, les fonctionnaires de la PJ ont peut-être un mouvement de recul en le reconnaissant. L'IGPN<sup>2</sup>, aucun flic n'aime ça. À part les flics de l'IGPN. Ou peut-être est-ce simplement sa parano qui se réveille? Quoi qu'il en soit, Barzac sait que sa réputation le

---

1. Institut national de police scientifique.

2. L'Inspection générale de la police nationale.

précède toujours sur les scènes de crime. Il s'en fout depuis longtemps, ça fait partie de son métier.

Il s'accroupit devant le cadavre en essayant d'éviter que son trois-quarts ne traîne dans le sang.

– Capitaine Luchaire, murmure-t-il. Dans quoi vous vous êtes fourré ?

Un post-it bleu est collé sur la poitrine du cadavre : *Peuvent-ils souffrir ?* est écrit dessus.

Les deux types de la scientifique se sont immobilisés.

– Vous avez quoi ? fait Barzac en se relevant.

– Pas grand-chose pour l'instant, dit l'un.

– Pas d'empreinte, confirme l'autre.

Barzac pointe son index vers le post-it :

– Ça veut dire quoi ça ?

Les deux hommes en blanc haussent les épaules.

– Pas de revendications ou de conneries islamistes ?

– Rien du tout, répond l'un des deux types. Ce n'est pas une décapitation rituelle, si vous voulez tout savoir.

Ce n'est pas une décapitation du tout, même...

Barzac le regarde, légèrement méfiant.

– Je suis le commandant Barzac de l'IGPN. Vous m'envoyez votre rapport le plus rapidement possible.

– Qu'est-ce que les Bœufs viennent faire ici ?

Barzac se retourne : un homme, la cinquantaine grisonnante, lui fait face.

– Quoi de plus normal dans un abattoir ?

Le type plisse les yeux :

– Moi, quand je vois un de mes collègues égorgé, je n'ai pas envie de faire de l'humour, commandant.

Barzac s'aperçoit que plusieurs dizaines d'employés de l'abattoir observent le cadavre. Il est six heures du matin mais la plupart sont déjà en tablier d'équarisseur et bottes en caoutchouc. Ils fument et certains ont l'air de plaisanter. La vue du cadavre n'a pas l'air de les émouvoir. Ils doivent en voir beaucoup de cadavres de mammifères, songe Barzac.

Au fond, un grand chien blanc est assis et semble observer la scène de crime. L'odeur de l'abattoir doit l'avoir attiré.

– Le capitaine Luchaire faisait l'objet d'une enquête de nos services.

Le flic de la PJ a un regard méprisant :

– Un flic se fait massacrer et forcément, c'est de sa faute. C'est comme ça que fonctionnent vos services, n'est-ce pas ? C'est comme ça que vous faites votre boulot, hein ?

Barzac sait que sa réputation le précède mais il n'aime pas pour autant se faire emmerder :

– Vous êtes qui, au fait ?

– Capitaine Mallo de la PJ. C'est nous qui nous chargeons de l'enquête.

– C’est bien, dit Barzac.

Il s’écarte un peu :

– Je veux votre rapport demain au plus tard, lance-t-il aux deux fonctionnaires de l’INPS.

Mallo le regarde s’éloigner, le regard noir. Il doit penser « connard » ou quelque chose comme ça. Ses hommes, un peu plus loin, aussi.

Barzac traverse les immenses bâtiments aux murs gris. Ça lui rappelle la prison. Un instant il croit entendre des cris comme ceux que lancent les prisonniers pour se parler de cellule en cellule. Non, ici, ce sont des cris animaux, les cris des bestioles qu’on mène à l’abattage sans doute.

Là-bas, près des salariés en tablier blanc, le chien a disparu.

Il rejoint le parking et se met au volant de la vieille Renault 21.

Il s’allume aussitôt une cigarette en songeant que dans la boîte à gants, il y a la cigarette électronique que sa femme lui a offerte quelques jours auparavant.

– Connard, grogne-t-il à son tour sans trop savoir à qui il s’adresse, au flic de la PJ ou à lui qui continue à se pourrir les poumons.

La Renault prend la direction de Paris à travers les champs boueux. Le jour tarde à se lever. La

départementale qui traverse les plaines de la Seine-et-Marne est déserte, seules des bétailières chargées de bovins jusqu'à la gueule le croisent.

Dans quoi s'est donc fourré le capitaine Pierre Luchaire? Comment un type de son envergure se retrouve un matin, égorgé, à l'arrière d'un abattoir de la région parisienne?

Pour ce qu'il en sait, Luchaire est soupçonné de coups et blessures sur plusieurs individus. À l'IGPN, on lui reproche des actes de violence dans le cadre de sa fonction, et en dehors de ce cadre aussi, mais rien qui ne laissait présager une fin aussi dégueulasse. Le capitaine n'était pas un fonctionnaire très normal, certes : l'évolution de sa carrière le laisse penser. Travailler quinze ans au 36, quai des Orfèvres pour se faire muter (à sa demande) à la Direction Départementale Interministérielle de la Protection de Paris n'est pas une orientation professionnelle très courante. Mais rien qui ne laissait présager une telle fin, non plus. Et puis, on en a vu des flics las de leur métier, de la violence qu'ils y côtoient, de l'ingratitude qu'ils en retirent, choisir des boulots plus tranquilles.

Étienne Barzac a souvent pensé laisser tomber lui aussi. Lorsqu'il traverse ces périodes trop alcoolisées mais aussi lorsque la méfiance de ses collègues

se transforme en haine. Il n'a qu'à se souvenir des regards des flics de la PJ quelques minutes auparavant pour se souvenir de ce qu'il vaut dans la grande famille de la police française.

– Que dalle, murmure-t-il comme il pénètre sur le périph au niveau de la Porte de Bercy.

Le trafic est relativement fluide. Des camionnettes de livraison déboîtent sans crier gare, des deux roues slaloment entre les voitures qui klaxonnent. Barzac déteste ce boulevard périphérique : ça lui fait toujours penser à cette aberration qui veut que ses contemporains acceptent leur aliénation quotidienne en s'engageant sur le chemin de leur travail chaque matin. Peut-être le déteste-t-il aussi parce que chaque matin, lui aussi accepte l'aliénation de sa vie en empruntant ce trajet.

À cinquante-cinq ans un peu dépassés, Barzac n'a donc pas une bonne réputation chez les flics parisiens et leurs collègues de province aussi. Il en a fait tomber quelques-uns. Et parfois même des légendes. Deux ans auparavant, il a participé à la chute du numéro deux de la PJ lyonnaise. Celui-ci vient d'ailleurs d'être renvoyé en correctionnelle pour violation du secret professionnel, corruption et trafic d'influence passifs par personne dépositaire de l'autorité publique, détournement de scellés

de produits stupéfiants, détention, offre ou cession de ces produits et surtout association de malfaiteurs en vue de commettre une partie de ces délits. Autant de chefs d'inculpation qui pourraient lui valoir quelques années de prison. Autant de chefs d'inculpation qui valent à Barzac une haine désormais indéfectible de la part de la majeure partie de ses collègues.

La direction de l'IGPN connaît la réputation désastreuse du commandant. Mais elle sait aussi qu'il est un élément indispensable. Ce con de Barzac foutrait sa femme en cabane si elle traversait en dehors des clous, avait-il entendu dire par un de ses supérieurs. Il en avait souri. Parce que, lui, il se fout de sa réputation : sa gueule est fissurée par les rides, son ventre déformé d'avoir trop bu et mal mangé, des douleurs aux articulations l'empêchent fréquemment de dormir et il fume comme un pompier depuis l'âge de quinze ans. Alors, sa réputation il se l'est carrée profond il y a longtemps. Il aime bien employer des expressions d'un autre âge, un peu vulgaires.

La seule chose que peuvent lui reprocher ses supérieurs, c'est de n'avoir jamais pu coincer un pourri. Des années qu'il poursuit en vain le capitaine Mauer, des années qu'il fait chou blanc. Il doit bien reconnaître qu'il se casse les dents sur le cas Mauer.



Le capitaine Mauer trafique dans la coke, a sans doute fait passer de vie à trépas plusieurs salopards, ex-associés ou concurrents. Il a été muté à Rennes mais, selon Barzac, il n'a pas pour autant cessé ses activités criminelles. Mauer est son ennemi juré, l'épine dans son pied qui s'infecte jusqu'à la nécrose et, pourtant, aussi, sans doute, l'unique véritable raison qui l'empêche de raccrocher.

Ou de se faire muter dans une obscure direction de la police. Comme l'a semble-t-il fait le capitaine Luchaire deux ans auparavant lorsqu'il a intégré la Direction Départementale Interministérielle de la Protection de Paris.

C'est quoi cette DDIPP? a rigolé Barzac quand on lui a refile le dossier de Luchaire. Le dossier a été constitué par Simon Dol, commissaire à l'IGPN. Dol était un bon flic, teigneux, laborieux. Un vieux de la vieille. Mais les vieux de la vieille ne font jamais de bons retraités. Il y a deux mois, quelques mois avant qu'il ne prenne sa retraite, on a retrouvé son corps dans le potager de sa maison de vacances, dans la banlieue de Nantes. Il s'est empalé sur un tuteur à tomates : la tige en acier est rentrée par l'œil et a transpercé le cerveau. La bouteille de whisky découverte non loin n'a pas laissé planer de doutes.

On a expliqué à Barzac que la Direction

Départementale Interministérielle de la Protection de Paris fait partie de la Préfecture de police et qu'elle rassemble les services vétérinaires et la répression des fraudes. Sa mission est soi-disant de protéger les consommateurs. Barzac a reconnu qu'il fallait bien que les flics protègent les consommateurs, qu'arriverait-il au système marchand si les consommateurs étaient en danger, hein ? Les types de la DDIPP contrôlent en fait l'hygiène des produits alimentaires, ils assurent la protection des animaux et ils inspectent les installations agricoles et agroalimentaires. On leur a aussi refilé un truc plus politique, c'est dans l'air du temps : ils doivent promouvoir les pratiques visant à préserver la santé publique et l'environnement. Les écolos ont leurs flics et ce sont les mêmes que ceux qui protègent la grande distribution. Luchaire était-il du côté des écolos ou de celui des gros industriels de la bouffe ? La réponse à cette question est la clé de l'enquête. C'est comme ça que Barzac voit les choses en arrivant rue Hénard.

Les locaux de l'IGPN se trouvent rue Hénard, à Picpus.

Le bureau du commandant Barzac, lui, se trouve au troisième étage. C'est un réduit, à peine plus grand qu'un placard à balais avec une petite fenêtre sur

cour. Mais c'est Barzac lui-même qui l'a annexé : il n'a jamais créé de liens étroits avec ses collègues, l'idée de partager un open space lui filerait presque des angoisses. On peut croire que l'ostracisme dont souffrent les fonctionnaires de l'IGPN vis-à-vis des autres flics les pousse à la solidarité. C'est faux : comme ailleurs, les luttes d'influence l'emportent sur l'appartenance à un corps. Ça ne dérange pas Barzac qui n'a jamais été très à l'aise avec la camaraderie ou l'amitié. Un truc bizarre l'amitié quand on y songe. Lui, son seul ami, c'est sa femme, Latifa. Et encore, quand il se met à picoler, elle sait lui faire payer cher son amitié... On dit amour, dans ce cas-là, non ? Ça aussi, c'est un truc étrange, l'amour. Barzac n'a jamais su vraiment s'il en éprouvait. Il fait comme si c'était le cas. Ça semble satisfaire tout le monde. Même sa femme.

Il ouvre le gros dossier constitué par le commissaire Dol et s'allume une blonde. La cigarette électronique est restée dans le vide-poches de sa voiture.

Sur la chemise cartonnée est inscrit *Pierre Luchaire*. Elle contient tout ce qu'on sait de la vie du capitaine. Dol a fait du bon boulot, rien à dire. Ces deux ou trois kilos de paperasses paraissent énormes – surtout à l'époque des fichiers dématérialisés que promeut la nouvelle police. Mais Barzac sait que ce n'est pas

beaucoup : la vie d'un homme, même un homme transparent, banal, le type qui ne ressemble à rien, le citoyen lambda, demanderait plusieurs tonnes de papier pour l'écrire en entier. Luchaire était tout sauf un citoyen lambda, Barzac l'a compris en voyant son corps agenouillé devant le bâtiment principal de l'abattoir. Peut-être aussi lorsqu'il a vu ce post-it et ce *Peuvent-ils souffrir* écrit dessus ? On se croirait dans un de ces pathétiques thrillers qui attirent les gogos au cinéma, songe Barzac. Mais en réalité, cette mort n'est sans aucun doute que la fin de l'existence d'un homme qui, à un moment, s'est fourvoyé. Parce que Barzac sait qu'on ne meurt pas de cette façon sans s'être lourdement trompé. Son job dorénavant, c'est de trouver où le capitaine Luchaire a pris le mauvais chemin, celui qui l'a mené à l'abattoir.

La 9<sup>e</sup> symphonie de Beethoven retentit sous les papiers éparpillés sur son bureau. Il fouille et tire son téléphone portable : sur l'écran, il lit le nom de son ex-femme, Livia. C'est son troisième appel depuis hier. Barzac craint ce qu'elle veut lui dire. Et de fait, un SMS suit l'appel : « C'est fini ».

– Je sais, Livia, murmure le flic.

Il se force à la rappeler.

Avant la fin de la première sonnerie, Livia décroche :

– C'est fini, Étienne, répète-t-elle.

Barzac n'arrive pas à parler.

– Tu entends ce que je te dis? C'est fini.

– Oui, oui, j'entends. Les toubibs te l'ont dit? Ils t'ont dit quoi exactement?

Livia lâche un rire étranglé. Elle a cinquante-cinq ans elle aussi et se bat contre un cancer depuis cinq ans. Trois après avoir divorcé de Barzac, elle a senti une petite grosseur sous son sein gauche, douloureuse à la palpation. Son médecin lui a dit que ça ne lui paraissait pas très alarmant mais qu'il fallait faire quelques examens. La tumeur était particulièrement agressive. Chimio, radiothérapie, chimio à nouveau et ablation du sein, un protocole qui aurait pu la sauver. Le cancer avait déjà essaimé et les os étaient touchés apparemment. C'est à ce moment qu'elle a repris contact avec son ex-mari. Lui s'était remarié et ne pensait plus entendre parler de sa première femme. Ça lui aurait simplifié la vie. Mais on ne raye pas aussi facilement vingt-cinq années de vie commune, et deux enfants. Ce n'était pas la façon de faire de Barzac en tout cas. Livia et lui se sont revus et, étrangement, ils avaient fait la paix sans le savoir. Ils s'entendaient même bien maintenant. Livia se fichait de la nouvelle vie de Barzac et celui-ci souffrait réellement de la voir souffrir. Et puis Livia n'avait jamais retrouvé un autre homme. C'était étrange parce que le temps ne lui avait

pas enlevé sa beauté, ses cheveux étaient toujours aussi noirs, ses yeux sombres et sa peau semblait toujours aussi douce. Elle avait rencontré deux ou trois hommes. L'un d'eux s'était même installé quelque temps chez elle. Mais ils avaient tous fini par disparaître d'une manière ou d'une autre. Elle n'avait pas cherché à les retenir.

Livia a cinquante-cinq ans et, désormais, un cancer en phase terminale. Et elle est seule.

– Les toubibs ne disent jamais rien.

Le silence aurait pu ne jamais se terminer.

– Mais là, ils ne disent rien parce qu'il n'y a plus rien à dire, Étienne. Plus rien à faire, en tout cas...

– Tu veux qu'on se voie ? fait le flic.

– Oui, j'aimerais beaucoup.

– Je passerai chez toi après le boulot, Livia.

– C'est gentil.

– Tu l'as dit aux gars ?

– Non... Enfin, Christophe doit bien s'en douter – il voulait même rencontrer l'oncologue. Sébastien, je ne sais pas. Il faudrait que je leur dise.

Livia étouffe un sanglot. Elle l'étouffe mais Barzac la connaît tellement bien qu'il entend sa douleur dans sa façon de respirer.

– Je n'y arrive pas, Étienne.

– Si tu veux, je les appelle.

– Non, surtout pas. Laisse-moi ça. Je veux au moins faire ça...

Elle raccroche.

Barzac regarde son téléphone comme un idiot. Il en a gros sur la patate, il en chialerait presque. Pour lui, il y a quelque chose d'incompréhensible dans le cancer de Livia. Lui, il boit, il fume, sa condition physique est désastreuse, plusieurs fois dans sa carrière, il s'est fait tirer dessus et il vit. Livia, elle, a toujours fait attention à sa santé. Disons-le franchement, c'est une écolo qui mange du bio depuis vingt ans et qui a fait du sport toute sa vie. L'alcool chez elle, c'est vraiment rare et Barzac ne se souvient pas de l'avoir vu fumer une cigarette. Et elle, elle meurt.

Barzac est triste comme un gamin qui ne comprend rien à ce qui lui arrive. Il est triste et ne peut même pas parler de cette tristesse. Ses collègues? Il ne leur a jamais confié quoique ce soit sur sa vie intime et il n'a jamais voulu rien savoir de la leur. Sa femme? Ah! Sa femme. Elle est toujours là, c'est vrai, mais Barzac et elle se supportent par habitude plus qu'ils ne se supportent par solidarité. D'ailleurs Latifa ne cache pas sa jalousie devant les bonnes relations que son mari entretient avec son ex-femme. Évidemment, elle sait que Livia est gravement malade mais elle est trop fière pour cacher ses sentiments. S'il veut discuter

de Livia, elle lui a conseillé d'aller voir un psy : elle, elle se refuse à en entendre parler davantage. Elle t'a laissée tomber, tu t'en souviens quand même ? a-t-elle fait ce matin-là comme il rentrait d'une nuit à tenter de rassurer son ancienne épouse. Il avait bu, Latifa l'avait vu. Il aurait dû lui dire depuis longtemps que c'était lui qui avait abandonné Livia.

Mais dire ça, ce n'est pas être juste avec Latifa. C'est plus compliqué en fait : elle ne l'a jamais empêché d'aller voir Livia à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit. Surtout depuis qu'elle est malade. Mais c'est tout ce qu'elle veut avoir à faire avec cette femme. C'est tout ce que son empathie peut lui permettre d'accepter, dit-elle. C'est déjà beaucoup.

Le pigeon aux pattes atrophiées se pose sur le rebord de la fenêtre du bureau. Il a décidément une sale gueule, lui aussi, songe Barzac. L'oiseau picore quelques graines que le flic dépose de temps en temps.

– Salut, collègue.

Derrière la vitre sale, le pigeon tourne la tête vers l'intérieur du bâtiment, il reste un instant immobile puis se jette dans le vide.

– De toute manière, j'ai pas le temps de bavarder.

Le dossier concernant le capitaine Pierre Luchaire à défaut d'autres pistes, suit un classement chrono-



logique : de ses premiers ennuis avec l'IGPN à sa mort.

Barzac se plonge dans la lecture de cette vie disparue, de cette vie qu'il va devoir reconstituer. Parce que c'est son boulot et parce qu'il se connaît : le boulot l'empêche de réfléchir aux choses qui lui donnent soif.

Et puis le pigeon doit être loin maintenant.

Il lit en essayant d'évacuer toutes les idées parasites.

**Note IGPN n° 1**

**Pierre Luchaire / 22 octobre 2013.**

**Reçue de Gendarmerie région Bretagne – Brigade Josselin**

L'officier de police judiciaire Pierre Luchaire a été placé en dépôt à la gendarmerie de Josselin (56) après avoir été maîtrisé par des gendarmes en marge de l'altercation qui a opposé des employés de l'abattoir GAD de Lampaul-Guimiliaun et ceux de l'abattoir GAD de Josselin.

Le capitaine Luchaire a été entendu par les services de l'IGPN et relâché immédiatement. Un avertissement Fonction Publique d'État lui a été signifié.

**Remarques :** néant.

C'était la première fois que Pierre Luchaire apparaissait sur les radars de l'IGPN. Barzac ne

s'en souvient même pas. Comment aurait-il pu ? À l'époque, il était sur les talons du numéro deux de la PJ Lyonnaise. Et puis il y avait le capitaine Mauer, surtout.

Mais cette journée du 22 octobre 2013 avait été particulièrement prolixe en note administrative.

– Qu'est-ce que tu as foutu, Luchaire ?

À tâtons, Barzac saisit une cigarette dans son paquet, la glisse entre ses lèvres et tente de l'allumer. Le briquet ne fonctionne plus. Il garde la cigarette à la bouche.

**Note IGPN n° 2**

**Pierre Luchaire / 22 octobre 2013.**

**Reçue de DCRI**

Le capitaine Pierre Luchaire, de la police judiciaire (Paris) a été arrêté par les gendarmes de la brigade de Josselin après une rixe lors d'une manifestation devant l'abattoir GAD de Josselin.

Il était en compagnie de Gwenaëlle Martin, salariée de l'abattoir GAD de Lampaul-Guimiliaun. G.Martin a été arrêtée au début de l'année par la PJ alors qu'elle avait pénétré par effraction sur le site du laboratoire Expert-Lavoisier, sis à Arpajon (91). Elle a été entendue par le capitaine Luchaire. L'interrogatoire n'a rien donné, un rappel à la loi a été demandé.

**Remarques :**

- Gwenaëlle Martin est militante d'une organisation de défense des animaux (La Mort est dans le Pré, association Loi 1901 déclarée en préfecture)
- Pourquoi le capitaine Luchaire et Gwenaëlle Martin se trouvaient-ils dans cette manifestation ensemble?
- Pourquoi Gwenaëlle Martin, militante anti-spéciste travaillait-elle dans un abattoir?

Barzac fouille les tiroirs de son bureau à la recherche d'un autre briquet ou de vieilles allumettes. En vain. Il jette un coup d'œil à la porte de son bureau mais il sait qu'il est interdit de fumer dans les locaux administratifs, ses collègues ne manqueraient pas de le lui faire remarquer.

Le manque de nicotine est une chose qu'il pourrait surmonter mais ce qu'il craint c'est les conséquences du manque de nicotine : il risque de repenser à Livia et sa concentration va alors s'étioler. Il se connaît depuis le temps, pense-t-il avec un sourire amer.

**Note IGPN n° 3**

**Pierre Luchaire/22 octobre 2013.**

**Reçue de IGPN Rennes**

Le capitaine Pierre Luchaire nous a déclaré qu'il se trouvait dans la manifestation ayant opposé

des salariés des abattoirs GAD de Josselin et de Lampaul-Guimiliaun parce qu'il accompagnait une amie de son fils. Un des employés du site de Josselin a agressé cette dernière et il a dû intervenir.

Les gendarmes qui ont procédé à son interpellation (dont le commandant Theurot) ont reconnu que le capitaine Luchaire avait répondu à une agression. Aucune plainte n'a été déposée contre le capitaine Luchaire.

**Remarques :** Au vu de ses états de service et de l'absence de notification dans son dossier, l'Inspection Générale de la Police Nationale considère qu'un avertissement Fonction Public d'État suffira.

Barzac se décide à sortir de son antre pour trouver du feu.

Les locaux de l'IGPN sont déserts. Il est presque treize heures. Ses collègues ne font pas d'heure sup' : treize heures, c'est l'heure de se caler la dalle. Il est des impératifs dans le métier.

Lui, il n'a pas faim. Il a envie d'une cigarette. La faim lui a passé avec le coup de téléphone de Livia. Mais, il doit bien avouer que la vue du cadavre agenouillé de Luchaire lui avait déjà un peu coupé l'appétit. Ses narines sont encore imprégnées de l'odeur qui flottait autour de l'abattoir.

Il s'arrête devant la porte d'un bureau.

– Tiens, tu ne manges pas, toi non plus ? fait-il au lieutenant assise derrière son ordinateur.

Le lieutenant Salima Belloumi se recule. Elle doit avoir la trentaine, ses cheveux sont noirs. Son nez est peut-être un peu trop épais, ses lèvres trop fines mais on peut dire qu'elle est belle d'une beauté particulière. Elle porte des lunettes noires alors qu'il pleut depuis plusieurs heures sur Paris.

– Remarque une bonne semaine de jeûne de temps en temps, ça peut faire que du bien, je suis d'accord, continue Barzac qui a remarqué l'hématome bleu qui cerne l'œil droit de sa collègue, derrière le verre fumé.

Il pénètre dans le bureau. Un pas seulement.

– Tu as quoi, là ? fait-il en posant son index sur son œil droit à lui.

– Deux petites cailleras, hier soir, qui rôdaient dans le parking en bas de chez moi. J'aurais dû appeler les collègues. L'un des deux m'a collé un pain. Et ils se sont tirés.

– Faut pas faire des heures sup' : au boulot, on a le droit de se prendre des pains mais une fois rentré à la maison, faut pas.

Barzac sourit :

– Les voisins n'ont pas bougé ?

Belloumi lâche un rire un peu trop sonore :

– Tu sais bien que les voisins ne bougent jamais.

Barzac hoche la tête, sourit toujours. Il essaye de donner un ton de désinvolture à sa voix :

– Tu n’aurais pas du feu, par hasard ?

– Non, répond la jeune flic.

Il va pour quitter le bureau et jette encore un coup d’œil sur les lunettes de soleil du lieutenant.

– Dis, tu ne pourrais pas me faire une recherche sur une certaine Gwenaëlle Martin ? Si tu as le temps, je veux dire.

La jeune femme prend un stylo et note le nom.

– Comment elle s’appelle ?

– Gwenaëlle Martin. Elle doit avoir un casier, rapport à la défense des animaux. Ça doit dater de 2013.

Salima Belloumi a un petit sourire. Barzac ne comprend pas.

– Rigolades mises à part, tu ne manges pas ?

– Non, non, j’ai des trucs à finir. Et puis, ta recherche aussi.

Barzac n’insiste pas.

Il se souvient juste que sa collègue a déjà porté des lunettes noires alors que le ciel était gris. Le mois précédent et peut-être bien quelques semaines auparavant encore.

Flic et femme battue, ça sonne mal, songe-t-il en s’éloignant. Mais c’est vrai : les voisins ne bougent

jamais. Au mieux, ils passent un coup de fil à la police sans donner leur nom. Dans le cas du lieutenant Belloumi, ils ont dû penser que ça n'avait pas de sens d'appeler les flics, la voisine est une flic.

Barzac retourne à son bureau avec un goût dégueulasse sur le fond de la langue. Il connaît ce goût, c'est celui de sa lâcheté.

Son téléphone sonne de cette sonnerie grotesque qui commence à lui taper sur les nerfs.

– C'est moi, dit-il.

Il écoute.

– Je l'ai eue au téléphone tout à l'heure et...

Il se tait. Puis :

– J'arrive.

Il raccroche, reste immobile à observer la fenêtre et adresse un absurde sourire au pigeon aux pattes atrophiées qui est revenu et qui picore encore du grain.

– Tu es vraiment un goinfre, toi...

Les pattes atrophiées viennent sans doute de quelques stationnements sur des lignes électrifiées. À la Gare du Nord, des années auparavant, lorsque jeune flic, Barzac rentrait chez lui le soir, rejoindre femmes et enfants, il avait vu des myriades de pigeons sur les quais avec ces moignons. Il avait estimé que c'étaient des brûlures dues aux tensions électriques des caténares mais n'en avait jamais eu confirmation.

En tout cas, son pigeon a les pattes raccourcies lui aussi.

Il hésite un instant et emporte le dossier Pierre Luchaire.

Il remonte le couloir, passe à nouveau la tête dans le bureau du lieutenant Salima Belloumi :

– Je dois me casser, là.

Belloumi hoche la tête, étonnée : ce n'est pas trop son job mais elle fera suivre si on lui demande où est passé le locataire du placard à balais.

La vieille Renault 21 démarre au quart de tour. C'est une énigme que cette bagnole tourne aussi bien par tous les temps depuis si longtemps. Barzac pense parfois que lorsqu'elle rendra l'âme, il prendra lui aussi sa retraite. Elle affiche 525 000 kilomètres au compteur, ses sièges sont d'un inconfort souvent douloureux, fréquemment des bruits inquiétants se font entendre mais disparaissent sans l'aide d'un garagiste. Elle a passé avec succès le contrôle technique trois mois auparavant, et son conducteur en a ressenti une fierté imbécile. Étrange et un peu gênante : qu'est-ce qui le distingue du pauvre type qui passe ses dimanches à briquer la carrosserie d'une cylindrée dans l'entretien de laquelle son salaire s'engouffre ?

Il se laisse un peu dériver dans les rues de Paris, presque content d'être coincé par une camionnette de



livraison garée au milieu de la chaussée. D'habitude, il grogne, il gueule et finit par insulter le livreur. Parfois, il sort sa plaque et ordonne au type de dégager. Aujourd'hui, il patiente sans un mot, content donc de prendre son temps avant d'arriver à la Pitié Salpêtrière. Comme si c'était lui qui allait savoir si ses jours étaient comptés.

Livia a dû laisser le numéro de téléphone de son ex-mari en cas d'urgence. Le toubib qui l'a appelé tout à l'heure connaissait son nom. Il a dit que Livia avait eu un malaise, le SAMU l'avait prise en charge et transportée jusqu'au site intégré d'oncologie de la Salpêtrière. Il n'avait pas voulu en dire plus. Elle était presque immédiatement tombée dans le coma.

C'est fini, avait-elle prévenu au téléphone. Barzac ne croyait pourtant pas que ça irait si vite, il était sonné.

En temps normal, les hôpitaux lui fichent la trouille. Il y voit des mouiroirs sans issue de secours. Tiens, la Pitié Salpêtrière, par exemple : dans son *Histoire de la folie à l'âge classique*, Michel Foucault considérait l'endroit comme une institution concentrationnaire où les tares mentales proliféraient. Barzac parfois lit des livres. Rien n'a changé, selon lui. Il n'est pas plus courageux que ses contemporains : il voudrait

mourir dans son sommeil vers quatre-vingt-cinq ans et ne jamais rien avoir à faire avec les toubibs.

Il finit par atteindre le 13<sup>e</sup> arrondissement. Là, il trouve une place de parking non loin du métro Saint-Marcel. Dans la boîte à gants, il y a la cigarette électronique, ça pourra lui servir, il la glisse dans la poche intérieure de sa veste. C'est peut-être un peu ridicule, reconnaît-il, mais il prend une grande inspiration et sort de l'habitacle.

Puis se rassoit immédiatement : le jeune homme qui s'avance sur le trottoir, c'est son fils aîné, Christophe. Pas maintenant, trop compliqué.

Il attend deux minutes que le gamin soit loin et il ressort.

Puis, il ne sait pas pourquoi, il emporte le dossier Pierre Luchaire.

Il ne pleut pas mais le ciel est plombé d'un gris anthracite. Un temps d'enterrement dans un film pour débiles où la proximité de la mort doit forcément être illustrée par une météo merdique, songe-t-il en se dirigeant vers l'entrée principale, boulevard de l'Hôpital. Les premiers bâtiments de style baroque peuvent encore donner le change, laisser penser que la Salpêtrière est avant tout un des innombrables monuments historiques parisiens à visiter. Rapidement, on tombe sur des immeubles aux façades

de briques jaune, rouge et gris. Seules les moulures art nouveau retiennent l'attention du visiteur. Puis, apparaît la *nouvelle Salpêtrière*, son architecture pavillonnaire des années soixante, ses façades de miroirs gris et un peu sales, comme le ciel, qui n'empêchent plus d'imaginer la maladie et la souffrance.

On y est, se dit in petto Barzac en pénétrant dans le pôle Chirurgie. Il sait où se trouve le site intégré d'oncologie pour y avoir accompagné à plusieurs reprises Livia.

Il explique la raison de sa visite à un infirmier assis derrière un comptoir. Le type passe un coup de fil, dit quelques mots, puis :

– On va venir. Vous pouvez attendre dans la salle d'attente.

Il montre une porte.

– Vous savez qui l'a emmenée ici ?

– On va venir, répète l'infirmier.

Barzac dit froidement :

– OK, merci.

Mais il reste dans le couloir : les salles d'attente sont ni plus, ni moins que les antichambres des salles d'opération. Dans un service d'oncologie, de pauvres hères dont le regard trahit l'angoisse. Et puis, il y a toujours des patients au crâne trop lisse, aux muscles trop fins qui affichent une désespérante sérénité. Le

flic ne peut se résoudre à affronter un tel aréopage. Il n'est pas moins lâche que ses contemporains : il a peur que le cancer soit contagieux.

Mais on n'est jamais à l'abri d'un empêcheur de fuir en rond : un ambulancier apparaît au fond du couloir. Il pousse un fauteuil roulant sur lequel une femme est assise. Elle est minuscule, décharnée. Un foulard rouge et vert est enroulé autour de son crâne. Les Anglo-Saxons parlent de survivants pour désigner les cancéreux en rémission. Cette femme ressemble à une survivante d'un camp d'extermination. Et on peut difficilement croire qu'elle survivra encore longtemps.

Barzac ouvre le dossier et se force à se plonger à nouveau dans la vie du capitaine Luchaire. Au moins lui, il est déjà mort.

**Note IGPN n° 4**

**Pierre Luchaire / 1<sup>er</sup> décembre 2013.**

**Reçue de DRH Préfecture de police de Paris**

Le capitaine Pierre Luchaire, officier de police judiciaire a demandé son affectation à la Direction Départementale Interministérielle de la Protection de Paris (DDIPP). Son supérieur le commandant Wolinski a donné son assentiment.

Affectation accordée avec grade et pension équivalents.

Nous y voilà, capitaine : aide laborantin aux services vétérinaires. Un poulet qui défend les poulets, c'est pas beau ça ?

Barzac sait qu'une telle demande n'a rien de normal. Même les flics qui en ont leur claque de la PJ ne veulent pas se retrouver dans un service comme la DDIPP. Ou alors après que leurs demandes de dégager en province leur aient été refusées à plusieurs reprises. Dans l'ancien temps, on disait se retrouver à la circulation, aujourd'hui on dit se retrouver à la véto. C'est le dernier des placards, la case suivante est la mise à pied.

**Note IGPN n° 5**

**Pierre Luchaire / 25 octobre 2014.**

**Reçue de IGPN Paris**

Violente altercation dans un bar du 20<sup>e</sup> arrondissement (le Saint-Sauveur) entre deux individus, Damien Ganz et (peut-être, aux dires des témoins) le capitaine Pierre Luchaire, de la PJ parisienne. Ganz a été transporté aux urgences du CHU Pitié Salpêtrière. Un quart d'heure plus tard, une fusillade a eu lieu dans un parking souterrain, boulevard de Belleville. Aucun blessé, aucun témoin.

**Remarques :** N.B. : Le capitaine Pierre Luchaire n'a pas été entendu par nos services puisque les témoignages ne sont pas assez précis. Cette note

ne corrobore aucun fait et ne constitue en aucun cas un élément d'une possible enquête à venir.

C'est le début de la fin... murmure Barzac en tournant la page.

Une femme passe en pleurant dans le couloir, un type la suit, l'air décomposé.

Barzac replonge immédiatement dans son dossier.

Il relit la note n° 5 : Damien Ganz a été transporté aux urgences de la Salpêtrière. Beau hasard, tiens.

– Vous êtes Monsieur Barjac ?

Le toubib regarde par-dessus ses lunettes, il tient un papier entre les doigts.

– Non, moi c'est Barzac.

Il relit quelque chose :

– Ah oui : Étienne Barzac. Madame Livia Renoir a fait noter sur son dossier votre nom et numéro de téléphone à appeler en cas de... nécessité.

Le mot nécessité semble lui plaire.

– Je ne savais pas mais oui, oui, c'est possible.

– C'est ce qu'il y a d'écrit en tout cas, à la ligne « personne à prévenir en cas d'urgence ».

Les lèvres du toubib se tordent légèrement : le mot urgence lui semble moins judicieux.

– On m'a dit qu'elle était tombée dans le coma.

C'est dingue parce que je l'ai eu au téléphone, il y a quelques heures et...

Barzac se tait : comme si une personne atteinte d'un cancer en phase terminale allait prévenir avant de tomber dans le coma, songe-t-il.

– Le cancer est tellement avancé ?

Le toubib observe à nouveau par-dessus ses lunettes :

– On ne vous a pas dit ? Madame Renoir a avalé une forte dose d'anxiolytiques. Elle n'est pas là, elle est en service réanimation. On peut vous y conduire si vous le souhaitez.

Au fond du couloir, deux ambulanciers se tapent sur les cuisses en rigolant. L'un d'eux est hilare, il s'appuie contre le mur.

Le toubib leur lance un regard désabusé.

– Livia a essayé de se suicider ? fait le flic, son dossier trop lourd dans les mains.

– La dose d'anxiolytique est en effet trop importante pour que ça soit un accident. Elle est dans le coma.

Les idées de Barzac se succèdent un peu trop rapidement. Il a l'impression que ce sont des balles qu'on lui a tirées dans la tête et qui rebondissent sur les parois de son crâne dans un mouvement désormais perpétuel.

– Qui l’a trouvée? fait-il, connaissant la réponse à sa question.

– Votre fils, je crois.

Bien sûr, Christophe passe souvent à l’improvisite chez sa mère. Livia a dit il y a quelque temps à son ex-mari qu’elle était contente de ces visites impromptues mais que parfois le gamin tombait mal. Quant à Sébastien, le plus jeune de leurs fils, il ne passe que le week-end – il paraît que ses études lui prennent beaucoup de temps.

– Vous pouvez la voir, si vous voulez, ajoute le toubib.

– Non, non (il montre le lourd dossier), j’ai du travail. Je repasserai. Plus tard je repasserai.

Il s’éloigne en traînant les pieds :

– Je repasserai plus tard, répète-t-il en quittant le service d’oncologie.

Le toubib a un nouveau regard désabusé.

Barzac hâte le pas. Comme à l’abattoir ce matin, l’odeur de l’hôpital l’indispose. Bien sûr, à l’abattoir, c’était l’odeur de la chair et du sang animal et ici, c’est une odeur d’éther et de désinfectant ménager, mais finalement c’est le même écœurement qui le prend à la gorge, celui de la mort. Il repassera plus tard, tente-t-il de se convaincre. D’ici là, il aura trouvé les mots à dire à Livia. Parce que bien évidemment,



il faudra qu'il lui parle : on ne reste pas face à un corps plongé dans le coma sans lui parler. Enfin, il croit.

Un grand type dégingandé vêtu d'une blouse blanche lui indique le service des urgences. Il hésite un instant mais se dit que ce n'est pas vraiment l'heure de l'afflux des alcooliques et fêtards, il ne risque pas de tomber sur des abrutis défoncés ou amochés.

Une jeune femme tient la permanence derrière le comptoir d'accueil. Elle lit un magazine. Le service semble fonctionner au ralenti, seuls deux hommes attendent dans la salle d'attente. L'un d'eux se tient la tête à deux mains, dans un état de nervosité évident. L'autre lui parle à l'oreille.

Barzac fait voir sa plaque de flic à la jeune femme :

– Je cherche des informations sur un individu qui a été admis aux urgences le 25 octobre 2013...

– 2013? fait la jeune femme avec des yeux ronds.

Vous savez combien on reçoit de patients chaque année?

– Non, aucune idée.

– Presque 90 000.

Barzac lâche un long soupir :

– L'individu que je cherche s'appelle Damien Ganz. Il a été admis aux urgences dans la nuit du

25 octobre 2013. Suite à une bagarre dans un bar de Ménilmontant.

Il a envie d'ajouter « Me fais pas chier » mais ça pourrait être contre-productif. Il n'a aucune commission rogatoire et seule la méconnaissance du code de procédure pénale de son interlocutrice lui permettra d'arriver à ses fins. Il préfère sourire de son sourire le plus débonnaire, celui qui met les gens à l'aise.

La jeune femme souffle longuement à son tour et tapote sur le clavier de son ordinateur.

Barzac jette un coup d'œil aux deux types dans la salle d'attente : ils ne disent plus un mot, ils ont l'air terriblement abattu soudain. On ne saurait dire qui accompagne l'autre.

– Je vous sors sa fiche d'admission, dit la jeune femme dans un bruit d'imprimante.

Elle tend presque immédiatement deux feuilles A4 au flic.

– C'est vraiment tout ce qu'on a : le patient semble avoir quitté le service sans en informer l'équipe médicale.

Barzac adresse un nouveau sourire débonnaire et s'empresse de quitter les lieux.

Au volant de sa vieille voiture, il se sent mieux. Plus d'odeur de mort. Enfin, bon, d'aucuns diraient que l'odeur de l'habitacle pue la mort mais c'est

plutôt le parfum de plusieurs décennies de cigarettes et quelques détritrus alimentaires coincés sous les sièges. Barzac trouve cette odeur-là réconfortante. Il est bien le seul. Sa femme et ses gamins ne veulent plus y monter depuis des lustres.

Il fouille ses poches à la recherche de cigarettes.

– Ah oui, quand même ! lâche-t-il en lisant le compte rendu de l'interne qui a reçu Ganz trois ans auparavant.

Le type avait deux côtes cassées, trois dents manquantes et sans doute un traumatisme crânien. Son corps était constellé d'hématomes. Sa main était brisée en divers endroits : le scaphoïde, le trapèze et deux métacarpes broyés. Et il s'est tiré de l'hôpital, seul, au petit matin. Un putain de costaud, reconnaît Barzac. Les internes de garde ont relevé une adresse : boulevard Jean Mermoz, à Rennes.

Il a trouvé une cigarette et l'allume avec l'allume-cigare de la voiture. C'est une des rares choses qui n'a jamais cessé de fonctionner. La fumée s'échappe par la fenêtre arrière à jamais ouverte de quelques centimètres – le mécanisme a, lui, lâché il y a une dizaine d'années.

Le dossier de Pierre Luchaire ouvert sur le siège passager, Barzac feuillette les pages. Un sentiment étrange commence à le gagner : le capitaine Luchaire

s'est trouvé piégé. Il pense que Gwenaëlle Martin et Damien Ganz sont peut-être, au final, responsables de sa mort. Ce n'est qu'un sentiment flou, rien d'étayé évidemment. Mais au début de ses enquêtes, les premières sensations de Barzac s'avèrent souvent intéressantes à suivre.

**Note IGPN n° 7**

**Pierre Luchaire / 24 février 2015.**

**Reçue de IGPN de Paris.**

Une plainte a été déposée par Jean-Marie Klink, exploitant agricole à Loué, dans la Sarthe : le capitaine Pierre Luchaire l'aurait agressé lors de la nuit du 23 au 24 février. M. Klink a expliqué qu'il a surpris des individus sur son exploitation et qu'il a fait feu avec un fusil de chasse, « en l'air », à deux reprises pour éloigner les rôdeurs, après avoir eu une altercation avec l'un d'eux. Le capitaine Luchaire se serait fait connaître en montrant sa plaque de service puis l'aurait violemment frappé (M. Klink s'est vu accorder 8 jours d'ITT).

Le capitaine Luchaire a été entendu deux jours plus tard par l'IGPN. Il a expliqué qu'il était sur place dans le cadre d'une surveillance d'élevages de poulets ne respectant pas les normes en vigueur (?) dans le cadre de ses fonctions d'officier de la DDIPP. À la question : Avez-vous eu une altercation avec

M. Jean-Marie Klink?, le capitaine Pierre Luchaire a répondu : « Je l'ai désarmé et comme il se rebellait j'ai dû le repousser violemment mais rien qui ne ressemble à une altercation. » À la question : Pourquoi étiez-vous si loin de Paris et de la région parisienne?, le capitaine Luchaire a répondu : « Ma fonction ne me soumet pas à une rationae loci » (comprendre : une compétence territoriale).

**Remarques :** M. Klink a retrouvé le lendemain des faits un portefeuille contenant des papiers d'identité au nom de Gwenaëlle Martin, domiciliée à Rennes. Celle-ci a fait une déclaration de perte de papiers d'identité le matin même. Elle n'a pas répondu à la convocation qui lui a été envoyée.

– Cherchez la femme, sourit Barzac.

Il démarre sa voiture en jetant un coup d'œil à sa montre : le lieutenant Belloumi a peut-être dégoté quelque chose d'intéressant sur cette Gwenaëlle Martin.